

REVUE N°1, 1973



SOMMAIRE

Page 2 : Préface

Pages 3 : Une double passion (Daniel LEGAT)

Pages 4 : Extraits de lettres

Pages 6 : L'apprentissage de la montagne (René LORIMEY)

Pages 8 : Un col dur (Pierre ROQUES)

Pages 11: Tour du Mont Blanc (Marcel BLOUD)

Pages 14: Diagonale suisse (Robert LEBOURG)

Pages 17 : Cyclotourisme en Grande-Bretagne (Noël HENDERSON)

PREFACE

Un appel paru en Octobre 1971 dans la revue fédérale, des articles venus encourager notre idée (près de 200 lettres adressées des quatre coins de France et même de l'Étranger) et voilà, d'une idée simple il fallait se rendre à l'évidence, le Club des «CENT COLS» avait sa raison d'être.

Nous avons aujourd'hui créé officiellement ce Club ; son règlement volontairement simple, a été dicté par les réponses des nombreux amoureux de notre sport à un référendum, gens assez lucides pour s'intéresser à une nouvelle raison de pédaler.

Ce modeste bulletin, rédigé en grande partie par les membres de notre confrérie, devrait très simplement mais très agréablement montrer combien il est nécessaire, de nos jours, de se regrouper, de pédaler ensemble vers un idéal, combien nous devons mettre en commun notre expérience pour la distribuer et avant tout, pour en faire profiter nos jeunes.

Notre sport de tourisme s'apparente merveilleusement à l'idée que nous nous étions faite en créant ce Club. Souvenez-vous de ce que disait cet ancien président de la F.F.C.T. Charles ANTONIN : «Le sport n'implique pas forcément qu'il y ait compétition. Il évoque avant tout l'idée d'effort. Effort qui met en jeu les moyens physiques comme les qualités morales des intéressés».

«Du tourisme pur, le touriste sportif conserve un maximum d'agrément et il n'est pas inférieur à la compétition pour le développement physique de l'individu et pour l'éducation de la volonté».

N'est-ce pas les qualités, les vertus des membres de notre Club ?

Pour cette première année d'existence, nous ne pouvons que proposer aux gens ayant satisfait le règlement du Club (100 cols minimum dont 5 de + de 2.000 mètres) un bulletin, un diplôme et une médaille spécialement frappée.

L'an prochain, nous pensons faire un rassemblement dans un haut lieu de la pratique de la bicyclette en montagne rassemblement qui pourrait être couplé avec une manifestation du calendrier de la Fédération. Nous allons intervenir auprès du Président de la F.F.C.T. pour qu'il cautionne cette nouvelle idée.

Nous restons à la disposition de tous pour tous renseignements ou tous conseils et nous vous souhaitons, à l'aube de cette saison 1973, de belles chevauchées pédalantes. Que le Club des «CENT COLS» vous apporte la rencontre de gens qui, comme vous, ont le même idéal, le même désir de découvrir de pédaler, d'exister.

Nous restons ouverts à toutes nouvelles suggestions concernant la vie de notre rassemblement.

Bonne route à tous.

Jean PERDOUX

UNE DOUBLE PASSION

par Daniel LEGAT du C.T. CHAMBERY

Deux cent quatre vingt six, deux cent quatre vingt sept Chaque nouveau col prend sa place chronologique sur mon cahier. Comme une chenille sur sa feuille la liste s'allonge. Pourquoi ?

1965 : Sur un papier maintenant jauni, figurent les treize premiers cols que j'ai gravis. Je possédais alors un vélo de série, ce même vélo qui chaque matin depuis cinq ans me conduisait aux portes du lycée.

J'avais déjà effectué ma première randonnée de vacances et ma bicyclette s'était vue ornée, pour la circonstance, de tout le matériel que l'on juge alors indispensable au confort : tente, matelas pneumatique, popotte et réchaud ! ... Le col du Montgenèvre était mon premier géant ; il dominait alors la liste de mes cols... du haut de ses 1.854 mètres.

Une double passion était née : j'aimais les voyages et l'ascension d'un col était pour moi source de bonheur. Je savais déjà que je n'en resterai pas là.

Chaque été qui vint, fut pour moi l'occasion de partir vers d'autres horizons, mes compagnons de route changeaient, je restais.

Chaque nouvelle ascension de col était pour moi une révélation, les côtes se succédaient, les paysages changeaient, la même passion demeurait.

Ainsi, je sillonnais les routes de nombreux pays étrangers, animé du même désir de découvrir, de connaître. Ainsi, j'escaladais inlassablement les cols qui jalonnaient ma route et ma liste s'allongeait.

Mon vélo devint plus léger, tour à tour sportif contemplatif, prisonnier du chronomètre ou du paysage je suivais mon vélo dans sa course vers les sommets. Repérant sur les Michelin, puis sur les cartes I.G.N., mes prochaines victimes, je fondais sur elles comme l'oiseau de proie. Entre le Col Sommeiller 3.009 mètres et le Col de Belle-Barbe 44 mètres, que de chemin parcouru ! Je me retourne parfois pour revivre l'ascension du Grimsel Pass ou du Hundsrück, mais se profilent aussitôt à l'horizon les cols célèbres qui me manquent : le Nufenen, le Gavia et que je mâterai.

1973 : Devant la liste des 800 cols routiers de France, je mesure tout le chemin qu'il me reste à parcourir.

Daniel LEGAT.

Nota : J'ai assisté aux premiers balbutiements cyclos de notre ami Daniel LEGAT, aujourd'hui je peux rendre hommage jeune randonneur qui, chaque année, n'utilise pendant ses vacances que son vélo pour parcourir l'Europe, voire le Canada, comme en 1972 avec un groupe de la F.F.C.T.

Jean PERDOUX

EXTRAITS DE LETTRES

représentant fidèlement l'idée que nous nous étions faite en créant le Club des «CENT COLS».

Cet enthousiasme de pédaler en montagne, ce désir de se retrouver entre amis parlant le même langage, ces merveilleux moments passés à puiser dans ses souvenirs de randonnées les voilà les raisons d'être de notre rassemblement.

LETTRE DE MONSIEUR PIERRE MINET DE POITIERS (86)

Le privilège de l'âge, si l'on peut dire, me permet «de postuler, d'entrée, à «deux fois cent cols.

Je pratique le cyclotourisme depuis 1945 et j'ai «abordé' la montagne en 1949.

J'ai toujours effectué un compte rendu de toutes mes «randonnées, petites ou grandes. J'ai donc la possibilité de vous transmettre avec exactitude, la liste des cols dont j'ai effectué l'ascension, avec la date.

Votre règlement a été respecté avant sa parution. Je n'aurais pas rempli bientôt trois registres de comptes-rendus si ces parcours et ces ascensions avalant été accomplis autrement qu'à la force du jarret.

Cette lecture m'a fait revivre bien des souvenirs, parfois oubliés. J'en ai ressenti un plaisir certain, mêlé aussi de mélancolie.

Votre médaille matérialisera la joie que j'ai éprouvée à parcourir ainsi notre beau pays.

Je ne suis pas comme certains qui affectent de mépriser ce qu'ils appellent des colifichets. Si ces médailles étaient attribuées à l'occasion de fausses performances ou autres épreuves cyclosporives, d'accord ; mais lorsqu'il s'agit de randonnées, la médaille, pour celui qui l'a méritée, rappelle les bons et les mauvais moments. Ces derniers deviennent en général les meilleurs par la suite.

En outre, certaines sont jolies, ce qui ne gêne rien.

Quelques cols, principalement en Corse, sont bien modestes. Si je n'avais pas eu le compte nécessaire, j'aurais éprouvé des scrupules à les mentionner. Mais ils remplaceront le Ventoux, le Revard, Ailefroide, l'Aigoual, Praz de Lys, St-Véran et autres hauts lieux qui, s'ils ne sont pas des cols au sens géographique du mot, sont cependant difficiles à conquérir.

En général, l'expression «Col» évoque l'idée de difficulté. On oublie que certains se passent en roue libre, comme celui de Néronne en Auvergne.

J'ai «reparcouru» tous mes itinéraires sur la carte afin de pouvoir préciser le département. Ce n'est pas facile. Des erreurs ont pu se glisser mais je pense que ce n'est pas grave.

Dans l'attente d'une réponse à mon envoi, je vous adresse mes sincères amitiés sportives».

POITIERS, le 23.11.1972

Pierre MINET

LETTRE DE MONSIEUR JEAN BALME DE DIJON (21)

«Donc au début de l'année, après avoir lu dans le «Cycliste et dans Cyclotouriste des petits articles au sujet des 100 Cols, j'en ai le règlement.

Il y a cinq ans que je me suis remis au vélo.

100 Cols, quelle ambition! au fait, j'en ai combien? J'en trouve 29, il en restera donc 71 à faire, en trois ans ça ne devrait pas être impossible, l'essentiel c'est de commencer tout de suite et on verra bien.

On relit bien le règlement, aucune altitude minima n'est imposée, cela compense peut-être les cols que l'on passe trois fois, cinq fois, dix fois entre le Bassin de la Saône et le Bassin de la Seine et où il n'y a pas de pancarte, dans notre région : Baume la Roche, Pâques, Saucy, la Cote 569, le Puits XV, Urcy,

Notre esprit d'analyse des textes, l'argutie qui s'en déduit (l'esprit de chiote diraient mes élèves) nous font compter le Col. de Fontaube, succédant au Col des Aires (34 et 35) et le dominant de 1,00 mètre : ça c'est beau ! car en allant prendre le départ du Circuit des Aravis je vous disais : «Si je ne termine pas dans les délais, cela me fera toujours des cols pour les «100». Vous m'avez encouragé et avez ajouté ne me connaissant pas : Les 100 cols c'est une chose qu'il faut faire sérieusement», mais en pensant que le cyclisme est une bonne farce faite à notre civilisation mécanisée, je considère la farce même comme nécessaire entre nous, donc je suis très fier de ce Col de Fontaube.

Comment les choses se passent ? Analyser la carte Michelin, profiter des occasions pour monter à gauche, monter à droite, faire des petits circuits par ci, par là et c'est là une grosse qualité des 100 cols : exciter à découvrir.

De là on s'aperçoit que l'on pourrait peut-être boucler dans l'année avec l'aide d'une petite mine à cols comme le charmant Beaujolais. Est-ce le vin qui fait de toutes les cotes des cols ? En tout cas Fontaube + Beaujolais, on n'a quand même pas la conscience tout à fait tranquille et on contrebalance cela par le Brevet des Hautes Altitudes.

Mais on est enragé, le mauvais esprit reprend le dessus et en passant sur l'autoroute entre Pouilly et Beaune, on trouve une pancarte «Col de Beussey en Chaume» à quelques mètres de la route où l'on a fait ce que l'on appelle dans la région la Bâche ou la Balance entre Beaune et Bligny-sur-Ouche; s'il y a une pancarte pour les voitures, pourquoi ne le compterions-nous pas comme Col ? Votre grand Conseil aura à trancher !

Je compte le Restefond avec la Bonette, mais ça excusera peut-être le fait d'être arrivé l'avant veille à 3 Kms. de la Bonette repoussé par tempête de neige (pitié pour lui).

Je pense que les petites vacheries se limitent là et pourtant ce n'est pas gentil vis à vis d'un Club qui, lorsqu'il vous reçoit au Circuit des Aravis, ne vous entoure que de gens sympathiques qui cherchent à ce que tout aille bien, que l'on soit content et que l'on aime bien vos belles Alpes. Un club où l'on trouve de jeunes femmes gelées dans la nuit pour mettre le premier tampon et des copains qui font la conversation au contrôle et qui très gentiment vous encouragent.

Il est bien évident que je m'engage sur l'honneur à avoir et à respecter votre règlement, qui m'a permis de très jolies découvertes. Je ne peux donc que vous remercier de votre accueil à Annecy et de votre initiative.

Petite règle personnelle : je ne compte pas les deux cols terminés à pied (honte sur le petit cycliste).

Vous souhaitant bonne réception de cet envoi, Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments sportifs.

DIJON, le 22.12.1972

Jean BALME

Nota : Notre ami Jean BALME est entré au Club des «Cent Cols» avec une liste de 115 cols., Jean PERDOUX

L'APPRENTISSAGE DE LA MONTAGNE

de René LORIMEY du C.T. LYON

Vous venez, cher Monsieur PERDOUX, de me mettre dans un fameux embarras en me demandant un article pour le N°1 de notre journal de club.

J'aurais préféré de beaucoup que vous m'aviez demandé de grimper un ou deux cols de plus, l'épreuve eût été moins redoutable.

Qui va lire cet article ? De vieux cyclos grimpeurs cols, au cuir tanné par tous les soleils, les vents et les pluies de la montagne, durs et sans faiblesse pour eux-mêmes qui, après avoir lu ma prose se contenteront de hausser les épaules : «S'il croit nous apprendre quelque chose celui-là!»

Ce n'est pas mon intention, mais ce que je demanderai à mes amis encore inconnus du Club des «Cent Cols», c'est qu'après avoir lu notre journal de Club, ils en fassent profiter un jeune cyclo car c'est surtout à eux, à nos successeurs, que je veux m'adresser.

Mais d'abord, qu'est-ce qu'un jeune cyclo ? Ce n'est pas obligatoirement un moins de vingt ans et surtout pas un débutant. C'est celui qui a déjà appris à faire de longues étapes sans arriver dans un état d'épuisement voisin de la syncope ; autrement dit, qui a appris à doser ses efforts. C'est celui qui sait déjà dire non au découragement et à la facilité. C'est celui qui a, comme on dit dans le jargon sportif, «Le Moral». Ce Moral qui fait pratiquement tout, qui transforme en athlète un gringalet de cinquante kilos. Ce Moral qui fait de la femme l'égal de l'homme tout en restant femme et sans lequel l'homme devient l'égal de la femme sans hélas! rester homme. Le jeune cyclotouriste est en un mot, celui qui n'a pas encore tenté la grande aventure montagnarde, mais qui est armé tant moralement que physiquement pour le faire.

Point n'est besoin d'être un «Superman» pour faire de la montagne mais laisser croire que tout y est facile est une erreur dans laquelle je ne voudrais pas induire mes jeunes amis. Un entraînement certain est nécessaire, à ne pas confondre avec un certain entraînement (certain étant pris ici dans le sens de «vague»). Je me souviens que l'escalade de mon premier plus de 1.000 mètres m'avait rempli de fierté - bien excusable car je n'avais que 12 ans!. Ce n'était qu'un modeste col Auvergnat. On n'apprend pas à courir avant d'apprendre à marcher ; si j'ai abordé les géants Alpains en toute sérénité, je le dois surtout aux nombreux cols Lyonnais, Beaujolais et Auvergnats de mes débuts cyclotouristes.

Pour ceux qui doutent d'eux-mêmes, je leur livre cet exemple : Un jour, au cours d'une sortie de club, nous avons abordé un méchant col du Vercors. Il y avait là une dizaine de jeunes, plus moi, plus une espèce de gringalet grisonnant et mal bâti qui avait bien dépassé la cinquantaine. A trois km. du sommet, j'étais seul en tête savourant déjà mon petit succès. Soudain le gringalet surgit sur mes talons, me dépasse, me laisse sur place et disparaît dans le virage suivant. Je l'ai retrouvé au sommet, poings sur les hanches, pipe aux lèvres et l'œil sardonique ; une vague ressemblance avec Méphisto (ce fut du moins mon impression).

J'apprends par la suite que cet homme avait dans son passé trois ans de guerre en Espagne, plus la campagne 39-40, plus cinq ans de stalag ! A sa libération par les Russes, comme il était Espagnol, il fut pris pour un fasciste et envoyé en Sibérie. Heureusement pour peu de temps, tout finit par s'arranger. Une belle leçon de modestie pour moi et un fameux exemple pour tous.

Je sais bien sûr que devant nos grandes Alpes ou Pyrénées, plus d'un jeune cyclo va se laisser impressionner par la majesté du site et, peut-être, un peu connaître la tentation du découragement. «Comment

vais-je avaler tout ça ?» me disait un jour l'un d'eux. C'est là qu'est l'erreur.

On n'avale pas la montagne, on la grignote, pied à pied, mètre par mètre, comme une souris devant une meule de gruyère. Car c'est bien cela que nous sommes, nous, cyclotouristes, face à la montagne, de petites souris rongeur la pente, virage après virage, tour de roue après tour de roue, jusqu'à l'ultime virage, celui après lequel il n'y a plus rien que le ciel, le nuage et l'aigle des cimes qui vous regarde de très haut et cela, pendant des heures, des jours, des années, une vie.

«L'ultime virage, celui derrière lequel il n'y a plus rien que le ciel». C'est ainsi qu'un des nôtres, cyclotouriste et poète voit le sommet d'un col. Cette image m'a parue trop belle pour ne pas vous la livrer et je ne crois pas que son auteur m'en fasse le reproche. J'y ajouterai cette inestimable récompense qu'est la descente dans le vent froid des cimes qui vous murmure à l'oreille les belles légendes de la montagne, légendes peuplées de génies, de fées, d'anges et aussi de diables ; mystérieux personnages qu'un bruit de moteur fait disparaître derrière les rochers mais qui aussitôt après, réapparaissent pour la plus grande joie de ceux qui savent les voir. Sommes-nous bien certain que le chamois ou la marmotte que nous avons entrevus ne sont pas la forme matérielle de ces génies, fées, anges ou diables ? Ces forces obscures de la montagne qui viennent vous donner la petite poussette à l'instant où, fatigué, vous vous apprêtez à mettre le pied à terre et qui vous font rester en selle, mais qui peuvent se venger terriblement du vulgaire et du prétentieux qui prétend les ignorer ou s'affranchir de leurs lois. Dieu me pardonne mais les génies de la montagne, j'y crois comme y croient tous les vrais amis de la montagne.

Pour en revenir à des considérations plus matérielles, je conseillerai à tous les jeunes cyclos que la montagne attire, de bannir de leur vocabulaire des mots tels que : compétition, moyenne, vitesse et précipitation et surtout de ne jamais parler de se battre «contre» la montagne, terme particulièrement odieux souvent employé par des barbouilleurs de papier ignorants et qui fait grincer des dents à tous les vrais montagnards, pédestres ou cyclistes. La montagne est beaucoup trop forte pour nous. Si l'on s'en fait une ennemie, si l'on se bat contre elle, elle nous écrasera. Il faut s'en faire une amie. Elle est une amie exigeante mais qui sait récompenser royalement ses fidèles, ceux qui observent ses lois. On ne se bat pas contre la montagne mais «avec» elle.

Et maintenant, l'année 1973 est là ; l'été approche et il est court sur les cimes et les cols ; ne perdons pas de temps, jeunes amis cyclos !

En Selle.

René LORIMEY

UN COL DUR

par Pierre ROQUES, de GOURDAN-POLIGNAN (31)

Bien des jeunes cyclistes, et des moins jeunes, n'ont jamais encore eu l'occasion de s'aventurer en montagne sur leur vélo ; aucun, pourtant, n'est insensible à la légende qui s'attache au cyclisme de montagne. Tous rêvent de franchir les pentes célèbres du Tourmalet ou du Galibier, Ils ont raison.

La petite histoire qui suit est strictement véridique et sincère. Puisse-t-elle rappeler aux chevronnés des routes en lacets, des impressions vécues ; puisse-t-elle, surtout, montrer aux néophytes qu'un grand col escaladé à vélo, en coureur ou en touriste, constitue TOUJOURS un acte marquant de l'existence d'un sportif

Ç'avait été chez Godefroy une idée farfelue que celle d'un détour par le col du Turini au lieu de gagner Nice, sans façon, par la route plate de la vallée du Var ; aussi, n'y eut-il renoncé pour tout l'or du monde !

Il remontait donc, content de lui, les gorges de la Vésubie. Un vent de Sud, chaud et puissant comme une haleine de monstre, rebroussait en ronglant sur les rochers, les buissons et les branches de figuiers qui mettaient des ombres noires sur les murs blancs des maisons.

Aux approches de La Bollène, base du Turini, le nomade, prévoyant et vaguement soupçonneux des difficultés à venir, emplit son bidon à une miraculeuse source fraîche jaillie d'un mur de pierres sèches.

Et presque aussitôt, roulant sur son ombre trapue, ses yeux plissés sous la violente lumière du soleil à la méridienne, les gouttes de sueur stillant déjà au long de son nez, il s'attaqua à cette entreprise loufoque : monter l'aride Turini par le versant de la Vésubie, au début Août, à deux heures de l'après-midi.

Braquet : 28 x 21 ! ... Dès le premier kilomètre, Godefroy n'eut plus aucune pensée, aucun sentiment, aucune réaction d'une sensibilité jusque-là offerte aux sensations multiples de la route.

Il se trouva, en quelques minutes, réduit à la seule notion charnelle d'une chaussée brûlante et ramollie, d'une pente raide, brutalement raide, sans la moindre hypocrisie le moindre adoucissement d'un faux-plat ou d'une illusion d'optique. Le bourg de La Bollène, à peine traversé, tassait déjà en contrebas ses toits plats et blanchâtres; le sillon de la Vésubie s'estompait dans les tremblotements de la brume de chaleur.

Elle était partout, la chaleur, comme aux heures brûlantes d'Aigues-Mortes et de Donzère (1) ardeurs ; mais en ces instants, aux ardeurs solaires s'ajoutait l'âpreté de la pente sur un versant abrupt, la route s'agrippait et zigzagait, convulsée en nombreux lacets, étageant ses murs de soutènement qui la trahissaient jusque très haut dans les rochers, si haut que Godefroy, la tête levée en distingua un tronçon disparaissant dans les mélèzes des zones sommitales : il n'en était pas encore là et il peinait déjà assez pour désespérer de les atteindre jamais ces mélèzes ...

Il eut peur de faiblir, d'être écrasé par cette presque ultime difficulté de son périple. De toute sa ruse, de tout son entêtement, il gagnait des mètres. Ses facultés tendues vers un seul souci, un unique problème sans cesse résolu et sans cesse renaissant : la PROPULSION. 28 x 21... Les gestes, les réflexes s'enchaînaient, vieilles habitudes, danse rituelle du cyclisme de montagne accomplie jusque là distraitement, mécaniquement; il devait cette fois la susciter et l'aviver car l'affaire était trop sérieuse pour laisser place à la moindre désinvolture.

Assis, la jambe descendante se détendait jusque à ce point où le pied, talon un peu plus vas que la pointe, marque un ralentissement involontaire ; la jambe montante aidait le mouvement en s'allégeant, en tirant, même, par une crispation de la cheville sur le cale-pied bien serré. Les bras restaient mi-fléchis, les épaules calées sur eux et bien plates ; les mains, serrées de part et d'autre de la potence, disparaissaient à moitié sous le rabat du sac de guidon où se dissimulait la crispation des doigts, crispation alternée se répercutant au long des avant-bras maigres et ruisselants, comme les frissons d'une bête agonisante.

Lorsque se présentait un lacet replié vers la droite, Godefroy soucieux de laisser libre la chaussée, le passait «à la corde». Alors, pour absorber l'évitable ressaut, ses mains, l'une après l'autre et lentement, comme pour l'accomplissement d'un rite prenaient appui sur les «cocottes» et, tirant sur ses longs bras minces, Godefroy soulevait son torse et quittait la selle. Le vélo, soudain allégé et propulsé plus nerveusement, incliné de droite et de gauche sans mollesse ni brutalité franchissait le «coup de nez» dans une brève hésitation pour reprendre son élan, à l'étage supérieur, vers le virage suivant.

Godefroy se rasseyait, marquait un infime temps d'arrêt dans son effort, déplaçait légèrement son arrière-train et, les mains ramenées à la potence, reprenait son travail de grignoteur...

Car il s'agissait bien de grignotage : ces courtes séances de danseuse alternées avec un pilonnage laborieux et conscient, le tout sur un développement réduit qui faisait tourner lentement des roues toujours prêtes à voir mourir leur chétif élan, des arbustes et des rochers défilant à l'extrême ralenti, ce souffle malaisé qui ne trouvait à happer qu'un air chaud et immobile, tout n'était que lenteur, lourdeur, PESAN-TEUR!

28 x 21 Les yeux de Godefroy noyés de sueur fixèrent à nouveau le tronçon de route, là-haut, dans les mélèzes; il semblait désormais moins inaccessible, peut-être moins lointain qu'il n'y paraissait tout d'abord.... Voyons, peut-être à cinq kilomètres ? Non, davantage à six plutôt ; oui à six kilomètres. La vitesse ? hum ... du huit, du dix en mettant les choses au mieux. Alors, avec du six, «ça» faisait six minutes entre chaque borne ; six par six : trente six minutes, presque trois quarts d'heure avant d'atteindre les mélèzes, en tout cas une grande demi-heure de plein soleil.

Le bidon était vide. Par deux fois, Godefroy en avait versé le contenu sur sa casquette et l'eau atténuée avait séché en quelques minutes sur l'étoffe qui faisait comme une gangue. Il n'osa pas l'ôter, cependant, car elle maintenait sa nuque à l'abri relatif de sa visière prolongée d'un mouchoir tombant sur ses épaules en pans irréguliers. Les voitures qui le doubleraient laissaient, en sillages révélateurs des relents d'huile chaude.

Tiens! ... Une nouvelle borne que Godefroy n'attendait pas si tôt : la succession des lacets le distrait et l'encourageait car chacun d'eux inversait l'orientation du cycliste, reposant alternativement des ardeurs solaires la face ou la nuque. Et puis, chaque fois, c'était un étage de plus, une vision concrète de sa progression verticale.

Bientôt, en levant les yeux, Godefroy ne vit plus, le dominant, ni mur, ni talus ; il était donc parvenu à l'étage des mélèzes que, seule, une barre rocheuse lui masquait encore. Au-dessous les lacets franchis dévidaient leurs orbites comme un monstrueux reptile au repos sur une dalle chaude.

La route contourna la barre rocheuse, en corniche, par un coude brusque. Et, à la sortie du virage, Godefroy passa à L'OMBRE DU PREMIER MELEZE.

Était-ce la fin ? Assurément pas, mais cela sentait la fin. Des voitures plus nombreuses stationnaient sous les ombrages retrouvés. L'air semblait plus frais ; heureusement, Godefroy se sentait faiblir; il quitta sa casquette et la brise des hauteurs vint sécher son front et ses cheveux plaqués sur la nuque.

Un confrère cycliste le croisa en lui criant : «Allez, ça se tire !»

«Ça se tirait ?»... Godefroy y comptait bien ; la révélation du contraire eût été pour lui, positivement, une mise à pied. La route décrivit encore quelques virages, encore un lacet, et puis un autre et encore un autre; c'était inquiétant, l'affolement revenait, un début de crampe monta dans le mollet gauche ...

Levant alors les yeux, Godefroy vit soudain le sommet, la plaque du col. La pente s'amollit ; le cyclo desserra ses cale-pieds et se mit, enfin, en roue libre avant de s'arrêter. «Un de plus ...» songea-t-il en s'épongeant.

(Extrait de «Vingt-huit - Vingt-et-un»)

Pierre ROQUES

(I) Autres «points chauds» de ce voyage à vélo.

« TOUR DU MONT-BLANC »

de Marcel BLOUD

Le sentier de Grande randonnée du Tour du Mont-Blanc, le T.M.B., a dû tenter plus d'un amateur de cyclo «alpinisme» (n'exagérons rien). L'itinéraire est décrit minutieusement dans le topo guide des sentiers GR. Le gîte et le couvert ne manquent pas sur le parcours et le balisage est très complet. La place de l'aventure est donc limitée, mais l'effort demeure : il y a tout de même plus de 7.000 mètres de dénivellée Voici donc un bref récit à l'usage de ceux qui voudraient éviter la cohue vacancière des deux Saint-Bernard et voir les glaciers d'un peu plus près.

24 Août 1972. Parti après dîner du Raccard, au-dessus de Sallanches par la roide petite route de Combloux, me voici à Notre-Dame de la Gorge en train de changer de chaussures et de ceindre un sac «banane» dont je m'étais passé jusqu'à présent pour ce genre de randonnée. J'y ai bourré un survêtement, un collant, un pull, sans oublier le poncho tenu par deux brides. Un sac de guidon, un «K-Way», un appareil photographique reflex, fort lourd, complètent l'équipement. Randonneuse Routens avec roues de 650, petit braquet : 30 x 27. Rude montée le long du Nant Borrant; des motocyclistes redescendent, bondissant de bloc en bloc. Spectacle affolant. Léger replat avant le chalet hôtel, puis la montée reprend dans la forêt, sillonnée par des véhicules tout terrain.

La vallée s'élargit et un chemin facile me conduit au chalet dortoir de la Balme où je passerai la nuit. Il est 18 h.; le silence est revenu ; je regarde tomber la nuit sur le Mont Joly et la vallée des Contamines. On est bien.

25 Août. Montée au col du Bonhomme, classique cyclomuletière, où j'arrive vers 8 h. après un passage un peu ingrat dans les éboulis. Rencontre avec un berger qui trouve ce mois d'Août bien médiocre. C'est bien vrai, mais aujourd'hui c'est le grand beau.

Le sentier monte obliquement vers la gauche et offre une très belle vue sur le Beaufortin et le Lac de la Giettaz. A la Croix du Bonhomme, la piste se dirige au Nord, sur terrain spongieux et plaques de neige tardives : le soleil venant assez tard, on n'enfoncé pas trop.

Col des Fours. Laisant là ma monture, je pousse par un curieux labyrinthe, rocheux et une longue pente douce jusqu'à la Tête Nord des Fours. Vaste vue sur les lacs Jovet juste au-dessous, le Grand Combin, la multitude des sommets suisses et le Col de la Seigne qui m'attend pour cet après-midi. De retour au col, je trouve des touristes examinant mon vélo d'un air rêveur. J'explique qu'il ne s'agit ni d'un exploit, ni d'une histoire de fou. Ils font semblant de le croire.

Descente moins agréable dans des éboulis en forte pente et des prés marécageux. Rencontre avec un mulet chargé d'une énorme bouteille de gaz en équilibre sur deux fagots. Brave bête qui ne se pose pas plus de problèmes que moi en ce moment

La Ville des Glaciers. Il est midi. Casse-croûte. Les bananes ont beaucoup mûri depuis les Contamines. Il fait très chaud. Contact bref avec la civilisation motorisée. Bref, car le sentier, sans plus attendre, franchit le torrent et repart pour une longue série de lacets faciles. S'il est un Col Infranchissable dans le massif, celui-là, c'est le col Interminable, au sommet qui recule sans cesse. Deux heures de montée, vent violent au sommet, long moment de récompense dans la contemplation, à l'abri du gros cairn, de Tré la Tête, de l'Aiguille Noire de Peuterey et, très loin dans l'axe, le grand col Ferret. C'est le deuxième grand moment de la journée.

Le sentier dégringole dans la caillasse, laissant sur la droite un refuge curieusement abandonné, offrant un bivouac possible. Un bout de chemin cyclable conduit aux chalets de la Lex Blanche. Sur une minuscule chapelle couverte de lauzes énormes, une plaque, dédiée à un alpiniste mort à Tré la Tête. DA LA META MAI NON TORRE GLI OCCÛI. Belle ligne de conduite. Garder son regard vers un sommet qu'on a pris soin de

choisir à sa mesure, humble vérité qui aide bien à vivre dans ce monde de contraintes.

Deux raides lacets, où se presse la foule des week-ends, offrent une vue superbe sur le glacier au pied duquel se perche le refuge Elisabeth, sur cet immense marécage qui se pare du nom de lac Combal et la formidable moraine de Miage.

«Je sais un laquet solitaire» écrit dans «Mont-Blanc aux Sept Vallées» Frison Roche en parlant du Lac de Miage. J'y monte malaisément, ayant rechaussé prématurément les souliers cyclistes. Et je découvre un lac gris fer, où se brise en minuscules icebergs la langue terminale du glacier. Le site est admirable, pardonnez-moi ce cliché. A droite du chemin part le sentier du Col Chécrouit, où je monterai un jour, sans vélo.

Descente vertigineuse sur très mauvais chemin jusqu'à la Visaille. Malgré cela, il y a quand même beaucoup de voitures qui se presseront, de plus en plus nombreuses, jusqu'à Entrèves. Je fais de nombreux arrêts pour admirer, dans la lumière frissante du couchant l'arête de Peuterey toute proche et les séracs de la Brenva. Belle vue sur Entrèves et la région du tunnel. Je n'ai guère envie de descendre à Courmayeur pour me ravitailler : on verra bien. Dans le silence retrouvé, sur une route lisse comme un billard, je vais coucher au chalet restaurant dortoir de Lavachey. Rude et belle journée. Je dévore mes spaghettis en face d'un grand diable de Zurichois qui a bu pas mal (le vin est d'ailleurs excellera mais saoule vite) et qui me tient des discours assez décousus. J'apprendrai, tard dans la soirée, qu'il a fait des difficultés pour payer et que la patronne l'a flanqué dehors. J'ai bien fait d'aller me coucher, je n'aime pas de genre de scène.

26 Août. Grand beau. Le chemin très pierreux, est à peu près cyclable jusqu'à Arnouva. Les glaciers étincellent. Le chemin s'élève en forte pente sous la glacier de Pré de Bar puis s'arrête au-dessus des bergeries tapies sous un pli de terrain et des ruines de ce qui fut, peut-être, le refuge Blena. Halte pour attendre le soleil et photographier le glacier de Pré de Bar à la langue terminale d'une absolue perfection géométrique. Quatre jeunes et sympathiques Mégèvens, rencontrés la veille au dortoir me tiennent compagnie jusqu'au Col Ferret. Ils me photographient en gros plan devant le glacier et me nourrissent quelque peu. Montée sans histoire dans les prairies. Au col, belle vue sur le Val Ferret italien, parfaite vallée glaciaire maigrement boisée. Une bonne heure de repos, aujourd'hui j'ai largement le temps. Divine surprise, un chemin en forte pente mais bon, s'ouvre après la bergerie de la Peula. Tacatacata l'armée suisse joue à la guerre quelque part dans la montagne. Deux vieilles dames de Faizant me disent gentiment bonjour. A midi, charmant accueil dans un petit restaurant dont j'ai oublié le nom, à la Fouly ou à la Seilo, je ne sais.

Descente sur du velours, dans un décor peu grandiose, mais dans un paysage encore intact. Pas d'hôtels tapageurs, pas de faute de goût. Tout comme à Champex, que l'on atteint après quelques lacets à la pente soutenue le long desquels on a tout loisir pour admirer les pentes du Grand Saint-Bernard jusqu'à Bourg Saint-Pierre. Champex, l'exacte beauté suisse, où je m'approvisionne et où l'on me garantit le beau temps encore pour demain. Car demain sonne l'heure de vérité. Passera, passera pas ? Passera pas m'a-t-on affirmé au col Ferret. «Pensez-donc, on n'y passe qu'à quatre pattes et de l'autre côté, si on fait un faux pas, direct sur le glacier». Pourtant Frison Roche dit de bien jolies choses à la page 121 sur ce Val d'Arpette (publicité gratuite). Et puis quoi, on a bien passé le Pas de la Cavale, foutu guet-apens du haut Champsaur, le col de la Noire en Haute Ubaye où je ne remettrai pas les pieds, le col de Malrif et quelques autres passages peu raisonnables.

Il n'est pas tard, mais force m'est de passer la nuit au chalet d'Arpette, non loin de la route. J'y ai passé trois heures devant une table, pour manger peu et mal, au milieu d'une foule vociférante. Et je me suis reproché amèrement mes goûts bourgeois. Autrefois, je mangeais au bord du chemin, et ça allait aussi bien. Et je n'ai même pas pu goûter à la raclette !

Cyclos, mes frères, n'allez pas au chalet d'Arpette, surtout en fin de semaine Mais au dortoir, je fais la connaissance d'une équipe bien sympathique : un père et ses quatre enfants, de dix à quinze ans, venant de l'Yonne et embarqués dans le tour du Mont Blanc avec des sacs tyroliens aussi gros qu'eux. Ils ont l'air d'avoir un moral à toute épreuve. Nuit agitée, troublée par les hurlements d'une bande d'imbéciles qui ont sans doute assez bu.

27 Août. Petit déjeuner plus rapide. Nous ne sommes que deux dans la salle. L'autre est une robuste beauté qui me demande où je dirige mes roues. Elle fait la grimace et me dit simplement : «Vous allez avoir du mal». J'aime mieux ça : elle, au moins, n'a pas dit que c'était impossible.

Le ciel s'est couvert. Les «Yonnais» ont déjà disparu. Je les rejoins, portant le vélo à travers une végétation touffue de rhododendrons et autres plantes griffues. Du portage, ce jour-là, il y en aura 9 heures, dont 6 pour atteindre la buvette de Trient.

Il y a d'abord la remontée d'un immense pierrier que j'aurais pu éviter en partie d'ailleurs, il menait droit au Col des Écandies) puis un passage normal sur sentier, après un important chaos rocheux au franchissement acrobatique, à la limite des possibilités. Pour finir, un bout de sentier terriblement raide. Le col mérite bien son nom de Fenêtre d'Arpette : c'est une petite échancrure dans la crête, entourée de sommets aigus, ce jour-là hélas! noyés dans la brume. Je suis heureux, mais inquiet : la visibilité est faible et j'entrevois le glacier de Trient à travers les déchirures du brouillard. Je suis venu pour lui, et je suis volé. Mettant prudemment un pied sous l'autre, j'entame la descente. Pas d'incident. Je fais halte de temps en temps pour soulager mon épaule meurtrie. Maintenant, je peux admirer le glacier et ne regrette rien : jamais ce spectacle ne m'a été donné au cours de mes traversées et il paie de bien des peines. La piste traverse des couloirs d'érosion, subit de brusques ruptures de pente et arrive aux ruines du chalet de l'Ourtié. J'attends la vaillante petite équipe qui arrive une demi-heure après, sourire aux lèvres. Photos, quelques mètres de film.

Et, à travers un petit bois d'arolles, nous arrivons à la prise du Bisse, où se trouve la buvette du Trient. Émotion à la vue de ma Rossinante. Je prends mon air le plus normal et me restaure. Il est midi trente. Il «pleuvine». Je suis presque décidé à rentrer par la route et pourtant

«Allez, venez avec nous», me dit un des petits avec le sourire de ses douze ans. Et me voilà reparti avec eux. Nous passons le torrent et montons dans le bois, les jambes dans l'herbe mouillée. Il ne fait pas si mauvais que ça, après tout. Le sentier passe en encoorbellement, soutenu par un haut mur en pierres plates, chef d'œuvre de la technique d'autrefois. Après les bergeries des Grands, nous commettons une faute impardonnable: ne voyant pas les marques sur la droite, bien visibles pourtant, nous allons perdre une bonne heure au fond d'une combe qui ne conduit nulle part. Retour aux bergeries ; j'attends en vain mes compagnons d'un jour, puis, comme ils ne viennent pas, je file. Ils ont dû sans doute bivouaquer là. Je double le pas, fais encore de l'acrobatie dans le «passage aménagé» puis un inter minable sentier contournant la montagne me conduit, presque en courbe de niveau, au Col de Balme. Je prends quand même le temps d'admirer sous mes pieds le village joujou de Trient et le Col de la Forclaz noyé dans la brume.

Une galopade dans les chemins abrupts sous les remonte-pente m'amène au hameau du Tour. Un dernier coup d'œil sur le Brévent, souvenir vieux de cinq ans déjà. Connaissez-vous la traversée Six-Chamonix par Anterne et le Col de Brévent C'est merveilleux ! La nuit tombe sur Sallanches ; je rassure ma femme au bout du fil . Tout s'est bien passé. Il ne fallait pas s'en faire un montagne !

Vieux rêve, sans cesse contrarié par les intempéries, et les circonstances de la vie, à ranger maintenant dans l'armoire aux souvenirs.

L'an prochain, j'irai dans le Valais (Oh, la Gemmi Pass) ou en Vanoise, ou

Excusez-moi d'avoir été si long

Marcel BLOUD

« DIAGONALE SUISSE 1972 »

de Robert LEBOURG, de St-JUST (51)

SEPTEMBRE 1972

Pressé par mes amis P... de Paris, de participer à la célèbre marche internationale de Romanshorn d'où ils revinrent enchantés en 1971, je viens de me décider d'y participer dans les délais impartis. Nous sommes déjà à l'orée de l'arrière saison, quand on sait que pour nous cyclos (enfin pour moi) le mois béni est le mois de Juin aux courtes nuits.

Bien que ce ne soit pas le sujet de ma narration, je vais tout de même en guise de préambule, dire quelques mots de cette marche. Il s'agit d'un randonnée de 120 Kms. en trois jours de marche sur les rives du Lac de Constance, à savoir : un jour en Suisse, un jour en Allemagne, un jour en Autriche.

L'effectif des participants était le suivant Suisses 316 - Hollandais 277 - Allemands 185 - U.S.A. 63 - Danois 53 - Suédois 27 - Britanniques 22 - Belges 19 - Italiens 5 - Français 5 - Autrichiens 3 - Norvégiens 3 - Luxembourgeois 2 - Turquie 1 - Israélien 1. Total : 982.

En ce qui concerne la France, on voit que la participation était plus que modeste, sans conclure pour autant qualité remplaçait la quantité. Bref, si mon papier tombe sous les yeux du Ministre chargé des sports, ses Services pourront mesurer, l'énorme travail en profondeur restant à faire.

Trêve de digression, ce qui a précédé et suivi cette marche, c'est ma randonnée cyclotouriste dont je vais dire quelques mots.

Je suis donc parti de ma Champagne au train de nuit, train qui au petit jour me déposait en gare de Bâle. Premier contact avec le vaste buffet de la gare centrale qui, à plus d'un titre, rappelle celui de la gare de Metz, connu de tous les randonneurs qui passent dans la région..

Par le, passé, j'étais toujours empoisonné aux frontières avec la récupération de mon cycle (sans doute que les gabelous flairaient la contrebande), maintenant ça gaze tout seul ; un bon point donc à l'Europe unie. Ne serait-ce pas plutôt que ma monture est défraîchie ?

Il est encore de bon matin et le trafic est déjà intense quoique bien canalisé. Je remonte somme tout la Vallée du Rhin et comme je désire passer par l'enclave de Schaffhausen (les chutes) je pénètre en Allemagne à Waldshut, ma connaissance de la langue allemande me servant judicieusement.

Les routes sont excellentes et le site agréable, comme ce n'est plus la cohue des vacanciers, tout est parfait. Je m'approche de Konstanz où là, je suivrai le bord du Bodensée jusqu'à Romansborn. J'y arrive à la nuit tombante après en gros 180 Km de route !

Ici se situent les quatre jours pédestres qui feront l'objet d'un récit séparé.

Tout est fini, les médailles et coupes distribuées,... séparation après de nouvelles amitiés forgées sur la route. Tout de même, je suis le seul à être venu avec mon cycle que je récupère à la consigne de la gare maritime après les félicitations singulières de l'organisateur suisse.

Pour mon retour, je vais entreprendre une diagonale suisse pour regagner la Haute-Savoie.

Il faut un petit délai de réadaptation pour passer de la cadence marche à haute dose au pédalage de

croisière ; il en sera ainsi jusqu'à St-Gallen. Après quoi, je remonte la Toggenburg pour découvrir le Lac de Zurich. Un crochet vers le Sanctuaire du célèbre pèlerinage de Einsiedeln car je pressens qu'il ne me sera pas donné de sitôt de repasser par là. Et c'est la belle ville de Schwyz pour midi, ville fière d'avoir donné son nom et son drapeau à la Confédération en 1293. Nom intimement lié à ceux d'Uri, d'Unterwalden et de Luzern.

A Brünnen, je tombe sur le Lac des Quatre Cantons où, de suite, le paysage change totalement à son avantage ; j'y fais la connaissance d'un Teacher anglais, à bicyclette comme moi et qui se rend tout bonnement en Grèce. Une photo fixera notre rencontre à l'entrée du célèbre tunnel d'Uri . Pendant une heure, nous avons conversé dans sa langue, révision judicieuse pour moi de mes connaissances et dont la fréquence n'est pas assez soutenue, hélas ! (depuis les quelques jours où j'ai rédigé la minute de ces lignes, j'ai rencontré un ingénieur hindou qui se trouve pour 6 mois en stage dans ma région : nous avons convenu de nous exprimer uniquement en anglais, ce qui, je crois, me sera profitable). Je compte bien cette année, me pointer à l'île de Wright, poussant si possible une pointe...

Voici Altdorf, la patrie de Guillaume (Wilhelm) Tell ; d'un bronze altier, il trône précisément sur la rive. Une carte postale pour chacun de mes petits enfants afin de meubler leurs futures archives.

Amsteg la bien nommée ! Pourquoi ? Parce que dès la sortie de la ville, c'est la montagne, là où le cyclo change radicalement d'état d'âme lorsqu'il a quitté la vision des lointains pour en découdre avec les pentes. Il en sera ainsi jusqu'à Brigue. C'est encore loin et c'est tant mieux !

Étape à Wassen, où s'amorce la route du Sustenpass, que je ne referai pas cette année. Étape au souvenir agréable d'ailleurs. Tout en étant en haute montagne (déjà), il y a des graduations dans les difficultés. Jusqu'à Wassen, on grimpe avec application mais sans surprises ; mais alors de là jusqu'à Andermatt, il y a Goeschenen, Schöllenen et le Teufelbrück ; toutes des «gâteries» comme dit Jacques Faizant dans ses récits. Trois kilomètres de route entièrement couverte de structures en béton armé pare-avalanches. Il ne doit pas faire bon dans le coin à la fonte de printemps. Je recommande tout spécialement le site aux novices afin de se mettre dans le bain pour le restant de leur carrière routière Je n'ai garde de manquer les clichés couleur sur lesquels on se penche l'hiver venu. Sans aller jusqu'à dire que cela est dantesque, il faut être à pied ou à vélo pour jouir totalement du site et en conserver le souvenir pour longtemps sur la rétine.

ANDIERMATT ! Trois kilomètres de miséricorde dans cette cuvette supérieure; je souffle un peu en allant visiter une boutique de pierres précieuses, ce qui me ravit toujours. A ce propos, il faut tout de même que je signale que lors de mon Tour de France randonneur de 1963 et précisément à Mijoux dans le Jura, j'ai regardé toute une matinée des lapidaires tailler des pierres, m'offrant, pour l'art, un retard de 100 Kms. au bas mot ! Que dire de la ville, sinon que c'est un centre mondialement connu où les riches et nombreux hôtels font en été des affaires en or. C'est là qu'en d'autres temps, vous vous confondez en remerciements si l'on consent à vous faire une petite place dans le grenier !

Miséricorde terminée à Réalp. Il m'est donné de goûter à cette viande diaphane des Grisons très énergétique, paraît-il. Je vais en avoir besoin.

Fraîcheur insolite sous le plein soleil ! Vous connaissez ? Il n'y a plus de doute, l'altitude est là. Si mon Anglais n'était pas resté à Altdorf, c'est là que nous nous serions séparés, lui prenant la Pass du Gothard pour gagner l'Italie. Je ne vais tout de même pas décrire tous mes tours de pédalier pour me hisser à la Furkapass. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est long et dur l'âge venu : de courtes pauses à récolter de magnifiques chardons-soleil ponctuent l'ascension. FURKAPASS 2450 mètres.

Nous sommes fin Septembre en fin d'après-midi, il y a 20 cms. de neige et la fonte de l'heure méridienne est reprise en glace ; il fait tout bonnement - 8°. Le temps de prendre une photo - souvenir et je plonge vers le célèbre virage «à toucher» le glacier du Rhône semble-t-il. Il y a là un motard emmitoufflé et moi

; la nuit tombe, vraiment, un monde minéral que l'on souhaite quitter pour un temps (ces nuits meurtrières là-haut que je m'offrais dans ma jeunesse et qui maintenant seraient pure folie pour un vieux briscard).

Lecteurs, accablez-moi si vous le voulez ; c'est sans éclairage et au jugé que je déboule à Gletsch (à la verticale du Grimsel) pour n'y point trouver de chambre malgré mon insistance véhémement.

Transi et à l'aveuglette, je descends donc jusqu'à Oberwald et sa première lumière salvatrice. C'est un hôtel ! Une soupe de grâce ?

Après un sommeil de plomb je suis dans la pente au petit matin. Le temps est radieux. Le ciel d'un bleu intense et les neiges étincelantes Arrête ! Regarde ! et tais-toi ! Un cliché sur la Galenstock, il en vaut la peine !

Ça descend, ça descend et la chaleur me gagne. Me voici tombé dans le plein des manœuvres de l'armée helvétique : canons, camions, jets au-dessus de la tête, rien ne manque. Moi qui sort d'un paradis, quelle chute ! Succession de coquets villages jusqu'à Naters où une fois de plus je vais essayer de résoudre l'énigme de la sépulture de John Tyndall. Un bouquin vieux de 50 ans m'en parlait ! Rien !

Brigue ! Viège ! J'ai retrouvé la circulation auto c'est tout dire : à ne pas décrire.

STOP ! Ma monture va trouver place à la consigne de la gare. Pour quelques heures, je vais par la crémaille, monter à ZERMATT retrouvé après 14 ans.

Dans mon compartiment, une Anglaise avec qui je converse elle s'est drôlement gourmée, la nana, son traveller-check porte Interlaken comme point de chute. Ça ne fait rien, je la conduis au S.I. où on lui trouve une chambre pour la nuit Bon dîner, bonne soirée après, fasciné que je suis, avoir contemplé le Cervin de longs moments. Comment ne pas penser avec admiration à ce cyclo qui, par le passé, a traversé le Théodulpass pour descendre en Italie à Breuil ! Ce n'est pas un super-muletier, c'est la neige et la glace vive à 100% .

Il est 5 h.45 du matin, j'ouvre ma fenêtre face au Cervin se découpant en ombre chinoise sur le bleu de la nuit qui pâlit en levant. Dans quelques minutes, les premiers rayons du soleil vont frapper la cime et ce sera le cliché; que je ne veux absolument pas louper. De la cime à la vallée, l'ombre de la nuit mettra encore une heure pour se noyer dans le torrent là en contrebas.

La matinée sera employée à revoir le musée alpin et à midi, retour dans la vallée du Rhône. Mais, au fait, j'ai oublié de déjeuner !

Sierre, Sion, tout le Valais défile et bien avant Martigny je n'y coupe pas une fois de plus : l'implacable vent debout comme dans la Maurienne.

ÉTAPE QUELCONQUE.

Aujourd'hui j'ai gagné Evian en entrant en France à St-Gingolph ! Puis la rive du lac. Une sacrée histoire de banque fermée me retiendra 2 jours à Evian où j'ai eu tout le loisir de compter les mouettes des quais ! Deux jours dans un pays me semblent pour moi un siècle !

Evian/Paris - S.N.C.F. - N'en parlons pas !

Toutefois, pour rester dans le coup, j'ai fait du pédestre dans Paris, le rucksack aux épaules. Aux Tuileries, un cliché de l'Arc de Triomphe du Carrousel (après celui du Teufelbruck).

Le déclic signera le mot «finish» !

2 Février 1973

Robert LEBOURG

CYCLOTOURISME EN GRANDE-BRETAGNE

par Noël HENDERSON de LEEDS (Angleterre)

Vous ne connaissez pas le cyclotourisme en Grande Bretagne ? Faites attention alors, quand vous vous y rendez ! Ce qui est certain, c'est que les constructeurs des chaussées ne sont pas doués d'une vive imagination. On file tout droit pendant quelques kilomètres et puis ... on est face à face avec la montagne.

Pas de virage en épingle. Pas même d'avertissement. On monte. Et souvent droit devant avec du 20%. Quelque part, il en est de pire. Aux Cornouailles, par exemple. Pas assez méchant que chaque village se fait approcher par son petit chemin propre à lui. Mais non ! Vous plongez à fond dans un chemin en cailloux, vous arrivez au joli village au bord de la mer, et vous voyez qu'il n'existe que la seule route pour en sortir.

Au célèbre Pays des Lacs, où sont nés plusieurs des poètes anglais, tels Monsieur Wordsworth, c'est pas comme ça, mais quand même. Je vous jure qu'il vaut mieux passer une journée alpestre -Galibier, Izoard et autres- que de vous promener dans ce maudit coin du Royaume Uni. Vous flânez doucement au bord d'un beau lac. Si vous êtes Savoyard, vous pensez peut-être à Lamartine. Enfin, la route vire soit à gauche, soit à droite. Plus de lac.

Six kilomètres, il y en a encore, mais pour arriver, il faut tirer le 42 x 28 si vous êtes décidé à ne pas mettre pied à terre. Tous les deux kilomètres, il faut changer de vitesse et là, on ne change pas du pignon 20 au pignon 22. On change du 50 x 16 au 42 x 28. Encore deux kilomètres et on rechange. Puis ça recommence. Et c'est comme ça que vous passez la journée.

Ce n'est pas comme ça partout évidemment. Auprès de la Mer du Nord, en East Anglia, il n'y a pas de côtes. Si vous y montez à cent mètres, vous êtes alpiniste. Mais il y a du vent.

Et quand ça souffle, il n'y a rien à faire. Vous connaissez sans doute le Mistral ? Mais dans la vallée du Rhône, on peut s'abriter. En East Anglia, non ! Pas d'abri, pas de pitié !

Le coin le plus commode, c'est le centre de l'Angleterre. Malheureusement il n'y a rien à voir, sauf la ville de naissance de Shakespeare, ce qui n'est rien qu'une satellite américaine. Pour apprécier l'Angleterre, il faut garder la côte. Mais en la gardant, gare à vous !

Noël HENDERSON